

PETITE BIBLIO
PAYOT
ESSAIS

JEAN-NOËL LIAUT **MADELEINE CASTAING**

**MÈCÈNE À MONTPARNASSE
DÉCORATRICE À SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS**



« Je ne peux imaginer quelque chose de plus merveilleux qu’être ce que je suis. »

Esthète et mécène, Madeleine Castaing (1894-1992) est surtout connue pour son œuvre de décoratrice : celle qui « faisait des maisons comme d’autres font des poèmes » accueillait dans sa boutique, rue Jacob, André Malraux, Brigitte Bardot, Françoise Sagan ou Coco Chanel. Mais bien avant de donner son nom au bleu Castaing et d’aménager la maison de Jean Cocteau à Milly-la-Forêt, elle côtoya la bohème de Montparnasse et lança le peintre Chaïm Soutine. Personnalité turbulente, elle inspira le personnage de Julietta à Louise de Vilморin, eut pour amis Erik Satie, Pablo Picasso, Blaise Cendrars ou Violette Leduc, et, au cours des vingt-cinq dernières années de sa très longue vie, fut une Maud qui collectionna les jeunes Harold.

Écrivain, traducteur et journaliste, Jean-Noël Liaut est l’auteur de biographies et d’essais, dont *Karen Blixen : une odyssée africaine*, *Elsa Triolet et Lili Brick : les sœurs insoumises*, et *Nancy Mitford : la dame de la rue Monsieur*.

Jean-Noël Liaut

Madeleine Castaing

Mécène à Montparnasse
Décoratrice
à Saint-Germain-des-Prés

PETITE BIBLIO
PAYOT

DU MÊME AUTEUR

Biographies :

Hubert de Givenchy, Grasset, 2000.

Karen Blixen. Une odyssée africaine, Payot, 2004 ; rééd. Petite Bibliothèque Payot, 2005 et 2018. Grand Prix littéraire de l'héroïne, 2004.

Natalie Paley, Bartillat, 2005 ; rééd. 2015.

Madeleine Castaing. Mécène à Montparnasse. Décoratrice à Saint-Germain-des-Prés, Payot, 2008 ; rééd. Petite Bibliothèque Payot, 2009 et 2021.

La Javanaise, Robert Laffont, 2011.

Elsa Triolet et Lili Brik. Les sœurs insoumises, Robert Laffont, 2015. Grand Prix de la Biographie de l'Académie française.

Elle, Edmonde, Allary éditions, 2017.

Nancy Mitford. La dame de la rue Monsieur, Allary éditions, 2019.

Essais :

Les Anges du bizarre, Grasset, 2001. *Une trilogie de l'excès*, première partie.

Petit dictionnaire du snobisme contemporain, Payot, 2006. *Une trilogie de l'excès*, deuxième partie.

Éloge des garces, Payot, 2013. *Une trilogie de l'excès*, troisième partie.

Journal Intime :

Férocement votre Journal d'une lecture des « Mémoires » de Saint-Simon, Ramsay, 2005.

Anthologie :

Les Sautes d'humour de Monsieur de Saint-Simon, Payot, 2019.

Site : www.jeannoel-liaut.com

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Conseiller d'édition : Françoise Samson

Conception graphique de la couverture : Sara deux – Illustration :
© Bridgeman Images

Illustrations :

Collection Josette Castaing : 1. Collection Frédéric Castaing :
2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 12, 13, 15, 16, 17, 18. Collection Jean-Noël
Liaut : 6. Metropolitan Museum of Art, New York, © Adagp,
Paris, 2008 : 10. © Studio Lipnitzki/Roger-Viollet : 11, 14.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2008
et 2009, 2021 pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-228-92659-1

*À mon ami Bernard Minoret, avec qui
j'aime tant jouer à Pangloss et Candide.
Régulièrement, nous intervertissons les
rôles.*

« J'inventerai ma vie », avait dit Julietta à sa mère en lui annonçant ses fiançailles.

Louise de Vilmorin, *Julietta*.

Peut-être mesure-t-on l'affection qu'on ressent à la peine que cause une absence douloureuse. Je vous assure que de n'avoir aucune nouvelle de vous m'affecte profondément. Et il y a bien peu d'êtres dont je puisse dire que leur silence m'est une cause de souffrance.

Maurice Sachs
à Madeleine Castaing,
New York, février 1932.

Avant-propos

Esthète et mécène, muse et arbitre du goût, Madeleine Castaing (1894-1992) fut une personnalité infiniment singulière et turbulente. Elle protégea Soutine, inspira le personnage de Julietta à Louise de Vilmorin et décora la maison de Jean Cocteau à Milly-la-Forêt. Ses amis se nommaient Erik Satie, Pablo Picasso – selon qui elle était « la plus jolie femme de Paris » –, Violette Leduc, Christian Bérard, Marcel Jouhandeau, Blaise Cendrars ou Maurice Sachs, qui lui consacre des pages très inspirées dans *Le Sabbat*. Madeleine Castaing, c'est un peu la rencontre entre Mme Sans-Gêne et la bohème artistique du Montparnasse des années vingt ; autant dire qu'aux yeux d'un biographe elle incarne les mines du roi Salomon à elle toute seule.

Cela étant posé, et passé l'euphorie des premiers jours, je me suis très vite rendu compte qu'un tel projet accumulait pièges et obstacles. Nimbée d'énigmes et de rumeurs contradictoires, Madeleine Castaing a su distiller fausses pistes et coups de théâtre. « J'avance masquée » aurait pu être sa devise. Aucun journal intime, pas de carnets ni de lettres, et une tendance plus que certaine à réécrire sa destinée au gré de ses humeurs... Le problème des sources s'annonçait crucial. Pourtant, une enquête longue et minutieuse s'est révélée pour le moins fructueuse. Après avoir écumé les bibliothèques et recueilli de nombreux témoignages – famille,

intimes, collaborateurs, clients et confrères –, j'ai vu se détacher très clairement un fil d'Ariane et une unité révélatrice : ou comment une bourgeoise si typiquement française, raffinée et spirituelle, mais aussi avare et cupide, s'est imposée des deux côtés de l'Atlantique grâce à son instinct, à son imagination et à sa détermination.

Personnage à facettes et à prismes, Madeleine Castaing fut tout à la fois une stakhanoviste du bonheur conjugal, une mécène manipulatrice et inspirée, une cigale devenue fourmi, une pythie des arts décoratifs, une excentrique qui sut mettre en scène sa propre image avec une efficacité redoutable et, au cours des vingt-cinq dernières années de sa très longue vie, une Maud qui collectionna les jeunes Harold homosexuels – autrement dit, « un personnage tout à fait romanesque », l'expression la plus couramment employée par les témoins interviewés au cours de mon enquête. En me penchant sur son itinéraire, j'ai souvent pensé au défi lancé par Catherine dans *Jules et Jim* : « Attrapez-moi ! » Je crois être parvenu à attraper cet étrange coléoptère dans mon filet à papillons.

Première Partie

« Mon petit, l'important c'est que je m'aime ; les critiques des autres je m'en fous. »

Au fil des décennies, sa réponse était immuable, une réponse amusée, dénuée de toute hostilité.

« Madeleine, pourquoi cet élastique sous le menton ? Ce grillage de faux cils ? Cette perruque de travers ? Ces collants de danseuse ? À votre âge ! Les gens ricanent et se moquent de vous ! Cela ne vous dérange-t-il pas ? »

Pas le moins du monde. Toujours prête à entrer dans l'arène la tête haute, Madeleine Castaing était fière de son étrangeté. « Je ne peux imaginer quelque chose de plus merveilleux qu'être ce que je suis », semblait-elle penser. Son assurance était telle qu'elle donnait à ses interlocuteurs l'impression de pouvoir nourrir un tigre à la petite cuillère. À l'époque, cette arrière-grand-mère plus proche d'une héroïne de Tennessee Williams que de la Bibliothèque rose était un personnage à la fois romantique et burlesque, imperméable à toute forme d'amertume, qui n'hésitait jamais à tricher si les cartes distribuées par le destin ne lui convenaient pas. Comment accepter de revoir ses rêves à la baisse ? Madeleine n'en avait pas la moindre idée.

Gourou pour les uns, tête à claques pour les autres, cette vieille dame au physique de créature fellinienne foisonnait de présence et refusait de pactiser avec la banalité et l'ennui, ainsi que pouvaient le constater

ceux qui venaient lui rendre visite dans sa boutique, à l'angle des rues Jacob et Bonaparte. « Tout paraissait incroyablement fade à côté de son univers, de ce qu'elle avait vécu, déclare aujourd'hui son ami le romancier Daniel Depland. Parfois je me demandais quelle petite-fille Madeleine avait été. Comment en était-elle arrivée là ? »

Marie-Madeleine Magistry est née le 19 décembre 1894 à Chartres, au numéro 15 de la rue Jehan-de-Beauce. Son père ingénieur, Auguste Magistry, avait été chargé de moderniser la gare de la ville. La jeune épouse de ce dernier, Noëlie, était originaire de la région et sa famille possédait une propriété à Saint-Prest, la Villa des Roses, où le couple séjournait le plus souvent possible. « Il y a peu à dire sur l'enfance et l'adolescence de Madeleine, résume Frédéric Castaing, son petit-fils. Elle a vécu dans un cocon, sans beaucoup d'obstacles à franchir. » Une existence protégée et routinière entre Paris, où ses parents vivaient dans un hôtel particulier de la rue La Bruyère, et la maison de Saint-Prest, en contraste absolu avec les soubresauts de l'époque.

Madeleine – « Marie » ayant très vite été abandonné – était une enfant de la Troisième République. Politique scolaire et coloniale de Jules Ferry, essor du socialisme et du syndicalisme, scandale de Panama, affaire Dreyfus (1897-1899), séparation de l'Église et de l'État (1905)... Autant d'images qui viennent à l'esprit lorsqu'on évoque ces années tumultueuses. Certains êtres grandissent façonnés par l'Histoire, passionnés et troublés par les élans et les vacillements de leurs contemporains, mais tel ne fut pas le cas de Madeleine, parfaitement indifférente à tout ce qui échappait à sa sphère privée. L'intérêt général ne fut jamais sa priorité.

La personnalité qui la fascina le plus enfant fut incontestablement son grand-père maternel,

Rodolphe Burgues. Ce franc-maçon charismatique et érudit avait pour intime Émile de Girardin, avec qui en 1836 il avait fondé *La Presse*, premier journal politique à s'adresser à un large public grâce à son petit prix. Les deux hommes avaient compris que le recours à la publicité permettrait de baisser les coûts d'une manière spectaculaire. Quatre ans plus tôt, en 1832, Burgues avait d'ailleurs fait partie de l'équipe qui avait lancé l'agence Havas, dont les activités dans les sphères publicitaires furent pour le moins novatrices. Rodolphe était également très proche de Théodore de Banville, l'un des maîtres de l'école des Parnassiens, auteur des *Odes funambulesques*. Il recevait ses amis à la Villa des Roses, où l'on pouvait débattre en toute liberté en buvant de l'absinthe. « Mon inspiration vient beaucoup de la littérature. Et de la maison de mes grands-parents à Saint-Prest, confiait Madeleine Castaing dans *Le Monde* du 29 juillet 1982. Les meubles noirs, le verre d'absinthe, le gilet blanc de mon grand-père, un jardin touffu plus Combray que Combray, qui descendait jusqu'à un bras de l'Eure. » Rodolphe Burgues fut incontestablement le premier héros dans la vie de sa petite-fille.

En apparence, le couple Magistry semblait idéal. Auguste et Noëlie avaient trois enfants bien portants – Madeleine, l'aînée, et ses deux petits frères, Roger et Gérard –, un quotidien libre de toute contrainte matérielle entre la campagne et la capitale, une vie sociale et culturelle passionnante... Mais quelle famille n'a pas ses secrets ? Les Magistry n'échappaient pas à la règle. « Noëlie avait un amant, dévoile aujourd'hui Josette Castaing, belle-fille de Madeleine. Un jour, elle est tombée enceinte, et comme il semblait impossible de faire croire à son mari que l'enfant était de lui, elle a décidé de cacher sa grossesse avec la complicité de leur fidèle gouvernante,

Adèle. » Comment Noëlie est-elle parvenue à ses fins ? La mode de l'époque avec ses corsages très ajustés et ses tailles étranglées ne favorisait guère une telle stratégie, et l'on imagine qu'elle a dû user de bien des subterfuges pour ne pas éveiller l'attention. « Toujours est-il qu'elle est parvenue à accoucher dans la clandestinité, poursuit Josette, et que le bébé, un fils prénommé Pierre, a été confié à une nourrice. La suite de l'histoire est à la fois tragique et romanesque car l'amant a fini par quitter Noëlie, qui a alors fait une tentative de suicide. Adèle a eu tellement peur qu'elle a raconté la vérité à Auguste Magistry. Le lendemain, il est parti chercher le nourrisson afin de le reconnaître et de l'élever avec Madeleine et ses frères. Pierre a toujours été le préféré de sa mère. »

Auguste fut l'homme de tous les courages, qu'il s'agît de l'infidélité de son épouse ou d'un revers de fortune. « Mon père a agrandi le port de Dunkerque. Il y a eu une tempête effroyable dont je ne me rappelle plus les détails, et il a fait faillite », raconta Madeleine en 1986 à son ami François-Marie Banier devant la caméra de David Rocksavage¹. « Mais Auguste est parvenu à remonter la pente, précise Josette. Il a alors créé une affaire très rentable, les Établissements classés, qui a mis les siens à l'abri du moindre souci financier. »

À Paris, rue La Bruyère dans le IX^e arrondissement, les Magistry vivaient dans une maison dont l'escalier à double révolution donnait sur un jardin. Pianiste et chanteuse, Noëlie y donnait des fêtes musicales pour leurs nombreux amis. À la fin de sa vie, Madeleine décrivait encore avec nostalgie la beauté et l'élégance de sa mère, son boudoir et sa chambre tendus d'un tissu rose à pois gris. « Maman, qui était très mondaine, très brillante, avait un jour. Exquise, un charme extraordinaire... et moi en état

d'infériorité vis-à-vis d'elle, toujours ». Son ami l'écrivain italien Carlo Jansiti se souvient qu'« elle était comme hypnotisée par cette femme. Un jour, elle s'est exclamée, l'air ravi : “Maman était si frivole !” comme s'il s'agissait d'une qualité extraordinaire. Elle aimait bien son père, qui était l'honneur incarné, mais Noëlie avait visiblement sa préférence ».

Néanmoins, comme tous les enfants de son milieu, Madeleine voyait assez peu ses parents, d'autant qu'ils avaient décidé de la mettre très jeune en pension à Chartres, chez les Dames blanches du Sacré-Cœur, un établissement catholique fréquenté par les filles de l'aristocratie beauceronne. « Son grand-père, Rodolphe Burgues, était une personnalité dans la région et elle a grandi avec les enfants des notables de la ville, note Laure Lombardini, qui fut la plus proche collaboratrice de Madeleine. Elle y a fait ses études et me disait souvent que son uniforme était le comble du chic. Il se composait d'un bonnet en tuyauté, d'un voile en étamine de laine blanche très fine, d'une robe dans le même matériau sur laquelle avait été brodé le cœur de Jésus et Marie, et d'un manteau noir pour sortir. Enfin, elle était chaussée de richelieux à petits talons. »

Dès lors, pour combler son sentiment de solitude, Madeleine trouva refuge dans la lecture. Un temps, son héros préféré fut Robinson Crusoé, mais elle délaissa très vite la littérature enfantine pour des écrivains comme Stendhal ou Balzac grâce à qui elle oubliait la banalité de son quotidien de pensionnaire. Des années plus tard, elle s'extasiait encore sur le caractère hautement combustible de l'intrigue du *Lys dans la vallée*. Mme de Mortsauf se laissant mourir de chagrin après avoir été abandonnée par Félix de Vandenesse : on ne pouvait faire plus

éloigné de l'atmosphère qui régnait dans les salles de classe des Dames blanches du Sacré-Cœur.

Madeleine en conçut un intérêt passionné pour les histoires d'amour complexes et tourmentées. Ses amis rappellent avec amusement qu'ils pouvaient passer avec elle des après-midi entiers au coin du feu à ausculter les liaisons des uns et des autres. Elle rayonnait dès qu'il était question d'enlèvements, de chantages, de lettres compromettantes et autres abandons conjugaux fracassants. Puis l'adolescente découvrit Chateaubriand, à qui elle voua un culte exclusif jusqu'à l'arrivée de Proust dans sa vie. Le romantisme fébrile de l'auteur d'*Atala* et de *René* enflammait son imagination, et l'on connaît peu de filles de cet âge ayant dévoré les *Mémoires d'outre-tombe* dans leur intégralité. La lecture fut pour elle une évasion mais aussi un apprentissage, une discipline et la passion de toute une vie.

Chaque jeudi, jour de repos, les religieuses emmenaient leurs pensionnaires en promenade. En rang par deux, vêtues de leur uniforme de sortie, coiffées d'un voile noir assorti à leur manteau, les jeunes élèves marchaient sur plusieurs kilomètres tout en discutant. Un après-midi à la sortie de la ville, Madeleine remarqua au loin une maison à l'abandon. Il s'agissait de l'ancienne résidence d'été des évêques de Chartres, mais elle était fermée depuis des années. Captivée par le charme singulier de cette folie Directoire et de son parc envahi de broussaille et d'herbes folles, l'adolescente en tomba immédiatement amoureuse. « Je me voyais vivant dans ces murs et je me suis promis qu'elle serait à moi. Je ne savais ni quand ni comment, mais j'en étais certaine. » Madeleine, qui manifesta très tôt un goût prononcé pour l'architecture et la décoration intérieure, aimait à déchiffrer les correspondances mystérieuses entre mobilier, objets, tissus et alliances chromatiques. Elle avait enregistré

chaque détail de la Villa des Roses et de l'hôtel de la rue La Bruyère, et voilà que la demeure endormie de Lèves rejoignait la liste de ses lieux de prédilection. Littérature, amour-passion et goût des maisons ; les paramètres de la personnalité d'une femme qui deviendra célèbre dans le monde entier sont pour l'essentiel déjà présents.

Ajoutons à cela une fantaisie toujours en éveil, un coup d'œil aigu, l'optimisme inébranlable de ceux qui ne tolèrent que le bonheur et la beauté, le sens de la repartie rarement pris en défaut et un narcissisme déferlant. Madeleine fut une adepte zélée des miroirs dès son plus jeune âge et cette tendance alla en s'accroissant avec le temps. Notons également que l'adolescente n'écoutait que son instinct et se refusait à exercer la moindre contrainte sur son imagination.

Le portrait serait incomplet sans l'évocation d'une tolérance rare. « Elle ignorait tous les racismes, déclare Laure Lombardini, dont les propos reflètent ceux de l'ensemble de ses proches. Couleur de peau, religion, sexualité, statut social... De tels préjugés n'avaient aucun sens à ses yeux et cela la caractérisait depuis l'enfance. » Ainsi, Madeleine appréciait tout particulièrement Gérard, son frère favori. Il lui confia très jeune qu'il était homosexuel et put toujours compter sur le soutien indéfectible de sa sœur aînée. « C'étaient les Enfants terribles, ils s'adoraient et se disputaient sans cesse, se souvient Josette Castaing, mais personne n'aurait osé critiquer les choix de vie privée de Gérard devant elle : ma belle-mère l'aurait défendu bec et ongles. Elle le protégeait depuis toujours. Et croyez-moi, il s'agissait d'un comportement très moderne, très généreux. Imaginez la France des cinq premières décennies du XX^e siècle. »

Printemps 1910. Madeleine a quinze ans. Pour la

récompenser de ses excellents résultats scolaires, Noëlie Magistry décide de lui offrir un séjour à la montagne. Elle se décide pour Cauterets, une station thermale des Hautes-Pyrénées. Mère et fille prennent le train sans se douter un seul instant que ce voyage va changer à jamais le cours de leur vie.

Madeleine considérait sa rencontre avec Marcellin Castaing comme l'épisode fondateur de son existence, la clef de voûte de son destin. Elle n'a jamais cessé de la raconter, de la nourrir, de la recomposer avec un émerveillement que rien ne parvenait à flétrir. Elle ajoutait ou gommait tel ou tel détail en fonction de ses divers interlocuteurs, n'hésitant jamais à donner des variantes toujours plus romanesques au gré de l'imagination du moment. La version la plus officielle, celle que bien des témoins rapportent encore aujourd'hui, est la suivante. Arrivées à Toulouse, en chemin pour Cauterets, Noëlie et sa fille disposent d'une heure ou deux avant de prendre le prochain train. Elles décident d'aller flâner rue La Fayette, et c'est alors que l'adolescente croise le regard d'un homme grand, élégant et très beau. Le souffle coupé, elle pousse un cri d'admiration. Plus tard, une fois de retour sur le quai de la gare, les deux femmes tombent à nouveau sur le séduisant inconnu qui – oh ! surprise – voyage dans le compartiment voisin.

Madeleine fausse alors compagnie à sa mère endormie et décide d'aller déclarer sa flamme à Marcellin. Ébloui par cette alliance d'audace et de candeur, ce dernier lui propose de l'enlever dans le plus grand secret le soir même. Néanmoins, à la dernière minute, paniquée par les ardeurs de son soupirant, elle se serait refusée à lui avant d'accepter

ses avances vingt-quatre heures plus tard. Puis Marcellin l'aurait ramenée à Noëlie, et celle-ci aurait été si émue par cet amour réciproque et incandescent qu'elle aurait immédiatement accepté d'accorder à Castaing la main de sa fille unique. L'histoire a tellement enchanté Louise de Vilmorin qu'elle s'en est inspirée pour son roman *Julietta*, mais nous y reviendrons.

En 1986, toujours dans le documentaire de David Rocksavage, Madeleine éclaira cette rencontre avec son futur mari d'un jour nouveau. Tout ne se serait pas déroulé aussi rapidement ; après avoir retrouvé Marcellin sur le quai de la gare, elle ne l'aurait pas suivi le jour même ainsi qu'elle l'avait si souvent affirmé, mais revu seulement après le séjour à Cauterets.

« Je suis à Carbonne, à trente kilomètres de Toulouse, et, stupeur, je reconnais l'homme de la rue La Fayette et du quai de la gare. J'ai eu une émotion extraordinaire. Je me suis approchée, il m'a regardée et m'a dit : "Asseyez-vous." Je me suis assise et il a enchaîné sur Colette. Il s'est dit : Elle a quinze ans, il faut lui parler de Colette. Et à la fin il m'a dit : "Je n'ai jamais rencontré une jeune fille sachant aussi bien écouter." Le lendemain, il est revenu à la même place, et le surlendemain aussi, et comme ça pendant toute une semaine. Puis il m'a dit :

« "Vous connaissez les Pyrénées ?

« – Oui.

« – Ce serait très joli de retourner dans la montagne ensemble. Qu'en pensez-vous ?

« – Je veux bien."

« Marcellin a commandé une voiture avec des chevaux blancs. »

Le soir, à l'hôtel, il vient la rejoindre dans sa chambre.

« “Mais que faites-vous là ?”

« Je n’ai pas voulu qu’il couche là.

« “C’est bien, nous repartirons demain matin à la première heure”, a dit Marcellin.

« Nous sommes donc repartis, puis on s’est arrêté à Tarbes... »

Madeleine baisse alors les yeux avec coquetterie pour signifier à son public qu’elle a fini par céder.

Que s’est-il réellement passé ? Tant de questions restent sans réponse. Ainsi, que faisaient Noëlie et Madeleine à Carbonne ? Comment la mère a-t-elle réagi en apprenant la disparition de sa fille de quinze ans avec un homme qui en avait trente ? Le lecteur est en droit de penser qu’elle n’éprouva pas l’attendrissement que lui prêtait Madeleine en racontant l’épisode à ses amis parisiens. Après tout, l’adolescente avait fugué avec un inconnu à qui elle avait offert sa virginité sans l’ombre d’un regret ; le scandale aurait pu gâcher toutes ses chances de mariage si Marcellin ne l’avait pas épousée. Noëlie était trop mondaine pour ne pas avoir mesuré les conséquences d’un tel acte. Et a-t-elle prévenu alors Auguste Magistry ? Quelle fut la réaction de ce dernier ? Il ne reste aucune trace écrite de cet épisode.

« La seule certitude, raconte Frédéric Castaing, c’est que mon grand-père a bien enlevé Mimi. Ça n’était pas un mystère dans la famille. Je crois cependant que dans les grandes lignes cela s’est déroulé ainsi qu’elle le disait : rencontre rue La Fayette, retrouvailles sur le quai de la gare, première nuit ensemble. Pour le reste... » Quoi qu’il en soit, cela nous renseigne surtout sur la personnalité de Madeleine et c’est bien là le plus important.

En effet, alors que les filles de son âge et de son milieu auraient recherché un premier amour avec issue de secours incorporée – le flirt sans risque de

disgrâce sociale –, Madeleine avait déjà la certitude que l'existence ne valait d'être vécue que si l'on s'employait à la rendre palpitante, quels que fussent les dangers. Les vierges des Dames blanches du Sacré-Cœur auraient pris la fuite ou se seraient contentées d'observer, passives, mais Madeleine, elle, n'avait pas hésité à s'engager bien qu'elle ne bénéficiât d'aucune garantie quant à l'avenir, et l'on ne soulignera jamais assez l'audace d'un tel comportement en 1910. Combien de ses contemporaines auraient manifesté une telle hardiesse à satisfaire leurs désirs ?

L'adolescente pouvait enfin rivaliser avec les grandes héroïnes des romans qu'elle dévorait. Ne prenait-elle pas soudain le dessus sur Mathilde de La Mole ou la Sanseverina ? Dans *Atala*, Chateaubriand, son écrivain préféré, évoquait le courage de la fille d'un chef indien s'étant enfuie dans le désert avec l'homme qu'elle aimait, et voilà que Madeleine, qui connaissait le livre par cœur, lui faisait concurrence. Mais bien sûr, contrairement à la mère de l'héroïne, Noëlie n'avait pas interdit à la demoiselle d'épouser le fugitif, et Madeleine, qui portait un regard bien plus optimiste sur sa ligne de cœur, ne s'était pas donné la mort par empoisonnement.

Marcellin Castaing, né le 18 mars 1880 à Rieumes, non loin de Toulouse, appartenait à une riche famille de la Ville rose. « Ses parents possédaient des immeubles et des vignobles, explique Josette Castaing, mais pour ma belle-mère ce milieu toulousain était très province, très arriéré. D'ailleurs, elle détestait le prénom de son mari et préférait l'appeler Marcel, en hommage à Proust qu'elle vénérât. Jusqu'au jour où Louise de Vilmorin lui dit que c'était très élégant, et alors elle changea d'avis ! » Au moment de leur rencontre, Marcellin, qui envisageait de se lancer un jour dans une carrière politique,